

2013
LES

Années

Le journal de cette année – n°39 – 15.10.2013

BOULE, BOULET, BOULOT

Pieds tanqués. Boule pointée, lancée, touchée au carreau. Boule qui vole, va et vient. Je tiens! Tu tires! Mètre ruban. On mène. Deux points! Deux petits points! Le tout avec le bel accent méridional. Je les entends, ils parlent des élections prochaines: Ah! Ah! Ils vont la voir, notre colère! Ils votent pour la colère. La colère leur semble bonne Conseillère Générale...

Tout y passe. Le travail qui n'en est plus un. Ceux qui le piquent à ceux qui n'en ont pas. Ceux qui n'en veulent pas. Celui qui est mal fait: le travail d'Arabes! Ceux qui sont à la retraite. On a le temps. C'est nous, à la retraite! Nous, on profite maintenant! Et les petits voyous! Ceux qui dérangent. Ils nous forceraient les portes! Même ici, il sont capables... Ici on est chez nous. Ici, c'est un boulot de Roms. Avec le bel accent chantant, avec les "o" bien ouverts, il a bien dit: boulot de Roms! Bonne nouvelle, non?

Michel Lalet

L'écrivain de la quinzaine

CHRISTIAN GAILLY LA MUSIQUE D'UNE VIE JAZZIE

"En s'inventant une vocation de créateur, par la force du travail, on se place dans un espace de solitude totale: c'est pratiquer l'art au péril de sa vie et il n'y a plus de compagnie possible." (Le Monde, décembre 2009)

Christian Gailly est de ces auteurs discrets dont seul un ami peut vous mettre en main un livre. Il en aura donc écrit quinze (il est mort voici deux semaines), j'en ai lu deux. Assez pour me dire que je serais bien inspiré de lire les treize autres.

Ces deux, *Un soir au club* (2002) et *Dernier amour* (2004), ont beaucoup en commun. La musique d'abord. Dans le premier, Simon Nardis a rompu avec les milieux du jazz après en avoir été un acteur remarqué. Il répare à présent des systèmes de chauffage. Un soir il va replonger dans ce mélange mortel: nuit, jazz, alcool, drogue, femme, jazz, nuit. Il ne résiste pas à l'envie de s'asseoir au piano du night club: *Il faut imaginer ces mains, au-dessus du clavier, qui tremblent, et Simon qui, toutes les quinze secondes environ, les cache derrière son dos, puis les montre à nouveau, les offre au piano, les lui propose, l'air de lui dire: Je t'ai abandonné mais je reviens.* Dans *Dernier amour*, Paul Cédrat est compositeur (musique contemporaine).

Ses personnages partagent aussi d'être "en instance". Ils sont bien dans leur vie, aiment leurs femmes mais tout à coup quelque chose se dérègle et ce qui surgit est violent, impérieux. Cela touche aussi à l'amour. La foudre. Simon est au piano, Debbie vient chanter avec lui: *Reprenant au vol la mélodie, elle chanta tout près de lui: Vous n'avez pas changé. Simon leva le nez, regarda*



Debbie, puis, sans cesser de jouer, répondit: Vous non plus. Simon ne l'avait jamais vue. Et dans Dernier amour, une jeune femme vient rechercher chez Paul Cédrat la serviette de bain qu'il lui a prise par mégarde sur la plage: Cause toujours, pensait-il. Tant que tu causes, tu restes là. Et tant que tu es là, libre à moi de penser que tu l'es pour moi. D'ailleurs je t'aime déjà. Christian Gailly donne à Deborah le nom de Nardis...

Autre point commun: l'idée que la vie se joue à tout moment, sa fragilité – si Paul est condamné par les médecins, et en sursis, Simon, lui, a déjà toute une vie derrière lui. Et alors que le paisible du quotidien devrait désormais les bercer, les voici tous deux prêts à s'embarquer dans une aventure qui risque de mettre tout à bas. *(En piratant ce piano) je voulais savoir si ma vie était finie. Et alors? Je voulais croire qu'elle ne l'était pas. Et puis?*

**J'avais juste
envie de vivre.
Une minable
petite envie de
vivre.**

Maintenant je sais qu'elle l'est. Au fond, je n'avais pas envie de jazz, encore moins de musique, j'avais juste envie de vivre, une minable petite envie de vivre.

Et il y a – c'est le plus important – l'écriture de Gailly. Des paragraphes brefs, on saute de l'un à l'autre dans un balancement qui doit tout à une pulsion musicale plus qu'au sens. Un retrait peut séparer la question de sa réponse. D'ailleurs, quand il a déployé ses personnages, il revient sans cesse à l'un à l'autre: l'un pose une question, l'autre lui répond, une même scène commence sa narration avec l'un et la termine avec l'autre. Oui, une partition de jazz. Une fausse désinvolture, une pudeur. Des phrases très rythmées, déhanchées. Il joue beaucoup du *pensa-t-il* et du *dit-il*, il les fait cohabiter dans le même paragraphe, dans la même phrase. Sans se prendre au sérieux: *Non, dit Simon, c'est fini, ce soir c'est juste histoire, ici ce soir c'était juste histoire de voir si. [...]* Si vous et moi on est encore en vie.

Roger Wallet

Un soir au club, Dernier amour, éd. de Minuit

LAURA KASISCHKE UN HUIS CLOS TERRIBLE

Pour être franc, je ne pensais pas aller jusqu'au bout de ce bouquin. Un huis clos étouffant où une mère (adoptive) et sa fille passent leur temps à se disputer. Ces chamailleries finissaient par m'agacer, je ne voyais pas où voulait en venir l'auteur. Tout le roman se déroule en une seule journée. On est le jour de Noël et Holly (la mère) doit préparer le repas de midi. Réveillée tard – avec une gueule de bois carabinière – elle commence à paniquer. Y arrivera-t-elle? Eric (le mari) est parti à l'aéroport chercher la famille. Des amis doivent arriver en voiture. On approche de midi et rien n'est prêt. La fille (Tatiana) dort encore et ne paraît pas disposée à donner un coup de main. Une tempête de neige s'abat sur la ville, bloquant toute circulation. La fille finit par apparaître, agressive, traînant les pieds, cherchant le conflit avec sa mère. Et commence alors une longue et fastidieuse suite d'affrontements. On s'énerve autant qu'elles. Le mari et les invités n'arrivent toujours pas. La mère et la fille vont rester seules. Eric et Holly étaient allés la recueillir dans un orphelinat en Sibérie, treize ans auparavant. Jusqu'ici tout semblait s'être merveilleusement bien passé. Tatiana était devenue une adolescente américaine modèle. Le roman commence par décrire les conditions de cette adoption. C'est du brut. Du réaliste. Une certaine critique de cette société américaine qui va chercher des enfants *blancs*, dans les pays pauvres. On retrouve parfois cette peinture de l'Amérique, mais c'est par petites touches. On n'est pas dans du Carver, Kasischke fait plutôt dans le pointillisme. Mais le cœur du roman reste cet affrontement entre une mère et une fille. Et puis, peu à peu, on découvre que Holly est quelqu'un de tourmenté, qu'elle a très peu d'amis, qu'elle est marquée par une enfance terne et jalonnée de décès. Devant ces heurts, on finit par se dire que tout cela ne peut que mal finir. Un meur-tre? Finalement, je suis allé jusqu'au bout... et là: BANG! LE CHOC! L'HORREUR! On tombe sur le cul et... on relit le roman une deuxième fois et là, c'est un autre

livre qu'on découvre. Du grand art, où chaque mot compte et on comprend tout le sens d'une phrase du début: "*Quelque chose les avait suivis depuis la Russie jusque chez eux*". Il m'arrive parfois de dire qu'on ne sort pas indemne de tel ou tel livre, mais là – à la deuxième lecture – c'est plus que vrai. Ce huis clos devient quelque chose de terrible.

Laura Kasischke est une Américaine, née en 1961 dans le Michigan. Elle est encensée actuellement par la critique (à juste titre me semble-t-il). Un précédent roman *À moi pour toujours* (2007) avait déjà rencontré un gros succès.

Certainement dans la lignée des "Grands", déjà évoqués dans Les Années.

Mario Lucas

Esprit d'hiver, Laura Kasischke, éd. Christian Bourgois (2013)

UN ATELIER D'ÉCRITURE AU CARDAN*

Ce petit livre, comment est-il parvenu jusqu'à moi? Comment a-t-il atterri sur mon établi? Marie-Pascale peut-être me l'a donné? Je ne m'en souviens plus... Marie-Pascale ou Christine ou Aude ou une autre, ou un autre, bénévole ou permanent de cette fourmilière qu'est le Cardan. Ou Jean-Christophe Irriarte Arriola, à l'initiative de l'atelier? On se connaît à peine...

Pas de prix, pas de couleur: couverture cartonnée gris clair, sans décor. Il y est pourtant question de couleur: *Les couleurs de chacun, et autres nouvelles*, c'est le titre. Neuf auteures suivent le nom d'un écrivain que je ne connais que de nom: Hafid Aggoune. Sans doute l'ai-je croisé au cours des week-ends *Leitura Furiosa*. Ils sont environ 35 et plus chaque année à s'employer trois jours durant à une improbable maïeutique de groupe. Pas de prix en quatrième, donc hors commerce: édité à 500 exemplaires, seulement... Quelques logos: Communauté européenne (FSE), DRAC, Conseils général, régional, ville d'Abbeville et son canard

(Picardie maritime oblige). Ils sont cités, explicitement remerciés, en pages intérieures. Et c'est bien; c'est justifié. Au Cardan, on n'oublie jamais de remercier le contribuable.

Je m'avance, je m'avance. Je dis: C'est justifié, mais c'est pour le principe. Créer des lieux où l'on peut parler, écrire, faire parler, faire écrire: faut pas croire que ça pousse sous les sabots d'un cheval. Même au Centre culturel de Saint-Riquier, Somme, où s'est déroulé l'atelier. Oui, je m'avance: faut lire.

On ne sait rien de la (des) consigne(s) d'écriture, mais la quatrième de couv' est énigmatique à souhait: *Il y a des milliers d'assassins qui courent les rues, à jamais libres de tuer tous les jours, à petit feu, en aimant mal ou pas assez*. En aimant mal ou pas assez... Et si c'était cela la consigne d'écriture? Vous vous y voyez, vous, plancher sur un tel sujet? Tiens j'en connais qui commencent déjà à saliver, que le clavier démange.

Certes, on ne criera pas au génie, mais chacune de ces nouvelles est attachante, se laisse lire avec plaisir. On n'est jamais loin du conte, parfois il s'impose, parce que simplement d'être là réunies avec Hafid Haggoune, c'est presque irréal. Surtout, on les imagine ces neuf femmes que rien n'aurait dû préparer à cela sans les rendez-vous du Cardan, qui se retrouvent à écrire: l'impatience, le désir, l'excitation; mais aussi, les moments de doute, leurs angoisses. Les thèmes sont éloquentes: la maladie, la solitude, le chômage, la mort prochaine d'un être cher. On devine. On s'étonne du traitement qu'elles font des obstacles qui sans doute sont nombreux dans leurs vies, avec une candeur certaine, une volonté presque avouée de tordre le cou à la fatalité, de choisir résolument l'Amour contre l'Assassin, de recouvrer la dignité.

Combien c'est important de pouvoir exprimer tout cela dans l'implicite, sans enjeu majeur puisqu'on est dans la fiction, pas dans la vraie vie. Ici, ce n'est pas la télé-réalité: demain, devant la glace, ce sera tout bénéfique.

Dominique Cornet

Association Cardan, Amiens, cf. Les Années n°34.

Jean Vasca



Chez Jean Vasca, c'est toujours "une attaque à mots armés", ça fait mouche à tous les coups. Chanteur/poète né en septembre 1940 dans les Deux-Sèvres, il a enregistré son premier disque en 1964 (des dizaines d'autres suivront) et publié son premier recueil de poèmes "Jaillir" en 1969,

"L'écarlate et l'outremer" étant le deuxième (six autres seront publiés par la suite). Il vit actuellement dans le Gard. Grand admirateur de Léo Ferré, ses débuts dans la chanson se firent avec le soutien de René-Louis Lafforgue. Sa carrière sera jalonnée d'amitiés fortes et qui se passent de commentaires : Colette Magny, Maurice Fanon, Boby Lapointe, Luc Bérimont, Bernard Lavilliers... sans oublier Jacques Bertin qui aime à citer ses textes. Chanteur dont la voix nous prend aux tripes, c'est aussi un grand poète. C'est un homme de révolte, un magicien des mots qui nous entraîne dans des tourbillons de métaphores. Ça cogne au cœur et à l'âme. Loin des ors médiatiques, Vasca cisèle des textes dignes des plus grands. Un grand bonhomme.

Mario Lucas

Mille vents

N'être ici	Et tout sera blanc
Sous mille vents	Livre ouvert à la page du silence
Qu'un double de feu qui veille	
	Toi qui dors dans le manche des
Non ce n'est jamais le jour	couteaux
Non ce n'est jamais la nuit	Attelle-toi aux envols d'acides
Mais toujours l'empire des mille	Aux cavaleries qui passent
vents	
	Moi qui veille dans la lame
La terre des mots brûle	Je m'affûte
Jusqu'aux racines	J'ai froid
Mille vents démolent les	
masques de la mort	
Quelque chose ici a été dévoré	
Mille vents dévient	

L'écarlate et l'outremer, P.J.Oswald, 1973

Arthur ou François ?



Vous vous rappelez ?

*"Golfes d'ombre ; E, candeurs des vapeurs et des tentes,
Lance des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles ;
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes ;"*

Savez-vous ce qu'en disait le sieur François Coppée (1842-1908) ? – à ne pas confondre avec...

*"Rimbaud, fumiste réussi,
Dans un sonnet que je déplore,
Veut que les lettres O, E, I,
Forment le drapeau tricolore.
En vain le décadent péroré,..."*

Ne souhaitant pas prendre parti dans cette polémique stérile qui empoisonne la vie des uns et des autres, je propose de vous laisser trancher cette épineuse question : "Lequel est le plus grand ?"

Pour cela, il vous suffira de nous indiquer : "choix 1 ou choix 2". Ce vote portera sur les extraits ci-après, dont le premier est de Rimbaud (vous avez remarqué l'habileté de la présentation ?) :

*"Les salades, les fruits
N'attendent que la cueillette ;
Mais l'araignée de la haie
Ne mange que des violettes."*

Celui de François C. maintenant :

*"Oh ! comme les oiseaux doivent mourir l'hiver !
Pourtant, lorsque viendra le temps des violettes,
Nous ne trouverons pas leurs délicats squelettes
Dans le gazon d'avril, où nous irons courir.
Est-ce que les oiseaux se cachent pour mourir ?"*

J'ai tout fait pour vous influencer mais je vois que vous hésitez...

Luis Caroma

FLORENCIA FABRIS

La soprano argentine a été enlevée à l'affection des siens à l'âge de 38 ans après avoir été victime de la rupture d'un anévrisme cérébral alors qu'elle chantait le *Libera me* du *Requiem* de Verdi. Le drame s'est produit à l'auditorium Juan Victoria de San Juan. Florencia Fabris s'est arrêtée au milieu d'une mesure, s'est assise à côté de sa collègue mezzo. Le chef a arrêté l'orchestre quelques secondes plus tard. Puis la soprano s'est relevée pour se diriger vers les coulisses. Elle a heurté le pupitre du premier violon mais s'est ressaisie en prenant la main de son amie cantatrice. C'est seulement hors de scène qu'elle s'est effondrée. Les cent musiciens et chanteurs présents sur le plateau n'ont pas pu comprendre tout de suite ce qu'il se passait. Elle avait triomphé dans *Nabucco*, *Le Trouvère*, *Paillasse* mais n'a pas pu terminer la messe des morts. Elle était mère de deux enfants et mon Dieu qu'elle était belle. La photo dans les journaux n'a pas dit sa beauté.

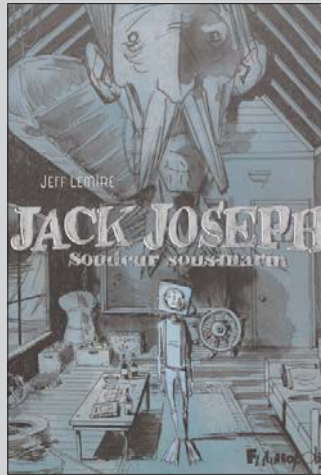
Jean-Louis Rambour

une chanson

JOHN COLTRANE

Des voix qui surgirent au détour des années 70, celle de Gilles Elbaz était la plus folle, la plus libre, la plus imprévisible. *Tu crânes, John Coltrane / Tu traînes les hommes libres de ton cœur / Une note à l'équerre des boucles de bois du piano / Et c'est la pomme de douche d'une baignoire / La calvitie du saxophone se moque des damnés de la tête et des chauves / Tu t'écordes les coudes et les genoux / À la musique comme un enfant qui joue au football sur un trottoir !... Une voix lancinante, des lignes mélodiques dépouillées, un regard surtout, halluciné. Voilà comment je l'ai découvert, à l'époque où je pouvais faire cent bornes pour l'écouter chanter Elle s'est assise sur sa chaise / Et m'offrit un très vieux tilleul menthe... Un très vieil amour.*

LA QUATRIÈME DIMENSION



*Je m'appelle Jack Joseph, et j'ai 33 ans.
Je suis soudeur sous-marin sur une plate-forme pétrolière, sur la côte de Tigg's Bau, en Nouvelle-Écosse.*

*Je suis né ici, et j'y mourrai sans doute.
J'ai l'âge qu'avait mon père quand je suis né.
Il a disparu en 1990.*

*Dans la nuit d'Halloween, j'avais 10 ans
Je m'appelle Jack Joseph et j'ai 33 ans.
J'ai une femme, Susie... et un bébé en route.*

*Je m'appelle Jack Joseph, et j'ai 33 ans.
L'âge qu'avait mon père quand je suis né.
J'étais marié... Ma femme s'appelait Susie Joseph.
Nous allions bientôt avoir un enfant. Un garçon.
Mais je me suis enfui. Et maintenant je suis seul.
Je m'appelle Jack Joseph et j'étais soudeur sous-marin. J'allais être père.*

*Mais aujourd'hui je ne suis plus rien.
Et je ne suis nulle part.*

Jack à un problème avec son père. Ce père alcoolique dont sa mère s'est rapidement séparée. Ce père qui lui a donné le virus de la plongée et qui s'est enlevé un soir d'Halloween. Son corps n'a jamais été retrouvé et depuis Jack semble vivre avec son fantôme. Il aimerait connaître la vérité,

savoir comment les choses se sont déroulées ce soir-là. Au cours d'une intervention au large d'une plate-forme pétrolière, il tombe sur un objet qui ne lui est pas inconnu. Un objet qui va ouvrir les portes d'une dimension d'où le passé va resurgir, comme dans un rêve...

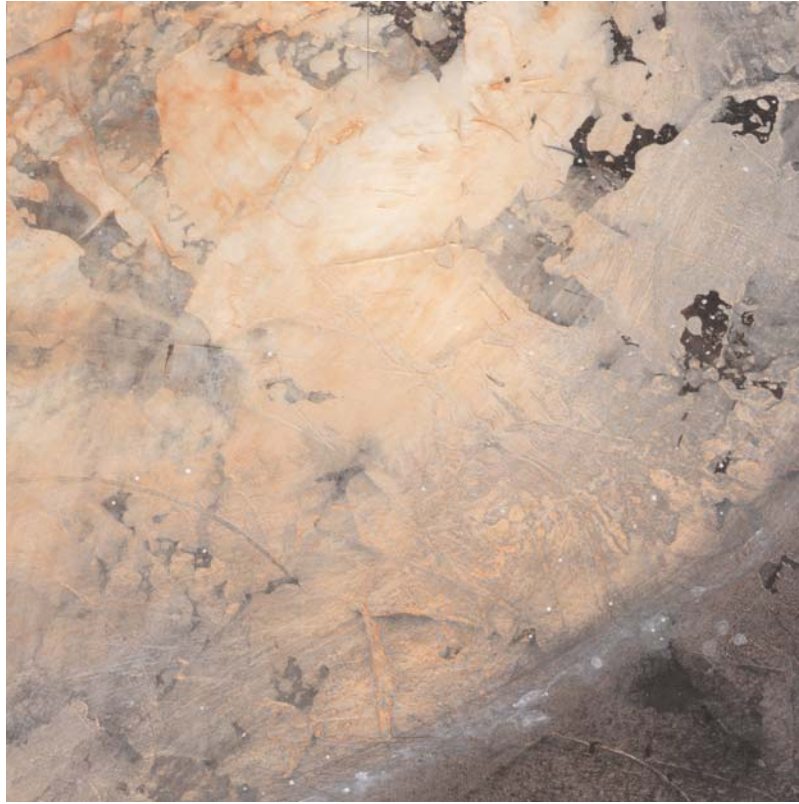
J'ai embarqué sans peine dans ce récit introspectif qui laisse la part belle à l'onirisme. La préface nous présente cet album comme "l'épisode le plus spectaculaire de *La quatrième dimension* jamais produit". Pas de bol, je ne connais pas du tout cette série télé qui doit commencer à dater, donc je n'ai aucun point de comparaison. Le fait est que Jack le soudeur bascule dans un autre monde au cours d'une plongée. Rêve ou réalité, on est bien en peine de démêler le vrai du faux. C'est un aspect qui ne m'a pas gêné le moins du monde. Derrière les éléments fantastiques affleurent des questions plus complexes. L'angoisse de la paternité à venir le renvoie sans cesse vers l'image de son propre père. Plus l'accouchement approche et plus les relations avec sa femme se tendent. Elle ressent son malaise, lui reproche de ne pas être plus présent. Lui semble toujours perdu dans ses pensées, comme s'il devait régler une fois pour toute le solde de cette tragique nuit d'Halloween. Finalement, le monde parallèle dans lequel il entre a presque une fonction cathartique, il va lui permettre de tirer un trait définitif sur ses maux d'enfance et le faire entrer avec apaisement dans la vie de parent qui l'attend.

Niveau dessin, on a droit à un noir et blanc un peu cradingue et torturé, ces personnages aux visages taillés à la serpe et ce décor maritime extrêmement bien reconstitué.

Un album intimiste, tout en sensibilité, où la narration n'hésite pas à bousculer le lecteur. Les souvenirs et les remords sont au cœur de l'histoire. Ce n'est certes pas d'une folle originalité mais la construction imparable provoque un incontestable plaisir de lecture.

Jérôme Prévost

Jack Joseph, soudeur sous-marin, de Jeff Lemire. Futuropolis, 2013. 220 pages. 26 euros.



Constellation lointaine

Constellation lointaine
À la lisière des cieus un mot est inscrit.
C'est un mot grave, tu le sais.
L'alphabet dans ces régions est inconnu ;
ce sont des lettres pourtant
mais réfractaires

à toute analyse
à tout ordre possible.

Le mot exige
d'être compris pour lui-même.
Il ouvre, c'est inévitable,
sur quelque chose
d'autre.

LOUIS PERGAUD HUIT CONTES TRAGIQUES

Affublé d'un grelot par un chasseur cruel, le renard Goupil va connaître un sort pitoyable. Nyctalette la taupe va quant à elle subir la brutalité du viol commis par l'un des siens. Fuseline la petite fouine doit s'amputer elle-même la patte qui la retient prisonnière d'un piège avant de livrer un dramatique combat avec un busard. Et que dire de Margot la pie, tombée entre les mains d'un homme qui, après l'avoir mise en cage, lui rognera les ailes pour l'empêcher de s'échapper et la poussera vers une mort aussi ignoble que libératrice ?

Huit nouvelles en tout, terribles et belles. Autant de petits drames où l'on découvre les mœurs des animaux de la forêt.

On réduit trop souvent la bibliographie de Louis Pergaud à la seule *Guerre des boutons*. Mais le célèbre écrivain franc-comtois, mort dans le charnier de Verdun en 1915 à l'âge de 33 ans, avait accédé au succès dès 1910 en remportant le prix Goncourt avec ce recueil de nouvelles où ses talents d'écrivain animalier furent reconnus à leur juste valeur.

Ces récits poignants ont tout des contes tragiques. Naturaliste convaincu, Pergaud est parvenu à retranscrire le comportement des animaux dans leur milieu naturel. Aucun anthropomorphisme chez les bêtes qu'il met en scène. Les attitudes sont décrites avec une précision à l'évidence riche des expériences vécues par l'auteur.

La langue de Louis Pergaud est classique et tout simplement superbe. Jugez plutôt : *“Le soir était revenu. Un soir de dégel au ciel livide chargé de gros nuages : des paquets de neige saturés s'égouttaient des grands arbres comme le linge d'une immense lessive, ou s'abîmaient sur le sol avec le bruit gras de poches qui crèvent en tombant ; des filets d'eau susurraient de partout ; la terre semblait couvée par une grande aile mystérieuse faite de tièdeurs et de bruissements, et il planait sur tout ceci l'angoisse d'une genèse ou d'une agonie”*.

Jérôme Prévost

De Goupil à Margot, Louis Pergaud, Folio, 2006.

KNUT HAMSUN LE VENTRE VIDE

La Faim raconte l'histoire d'un homme qui crève littéralement de faim. Un homme qui, au moment où le texte commence, est chassé de la chambre de bonne qu'il ne peut plus payer. Cet homme parvient de temps en temps à placer un article dans le journal pour gagner quelques couronnes. Survient alors un court moment d'espoir, une nuit à l'abri et quelques repas. Mais très vite la misère et la faim reviennent. Comme un leitmotiv, une douleur sourde qui vous dévore physiquement et surtout moralement.

Orgueilleux et solitaire, l'homme refuse toute aide et n'accable en rien la société. Résigné, il réserve ses protestations à Dieu. *La Faim* n'est donc pas un roman social. C'est un roman purement psychologique proposant une analyse minutieuse des effets du manque de nourriture sur l'organisme. Seul résultat possible, la folie. Le lecteur, devant une telle description clinique, pourrait sortir du livre aussi accablé que le héros mais il est au contraire tenu en haleine par la succession de moments d'espoir et d'abattement. L'écriture d'Hamsun y est pour beaucoup, notamment grâce à l'alternance entre des passages lyriques et d'autres plus mélancoliques.

Roman de l'exploration du subconscient, *La Faim* montre un homme seul dont la raison ne parvient plus à contrôler les mouvements de l'âme. Publié une première fois en France en 1895, le texte est réédité dans une version définitive en 1926 avec une introduction d'Octave Mirbeau et une préface d'André Gide. Entre-temps, Knut Hamsun aura obtenu le prix Nobel de littérature en 1920 pour *L'éveil de la glèbe*.

Jérôme Prévost

La Faim, Knut Hamsun, Le livre de poche, 2012.

CARYL FÉREY LARMES DE SANG

Trois jours que je m'échine à lire un polar de

Caryl Férey : *Zulu*. Parce que je l'ai éreinté dans *Le Guide des voyages*, au sujet de sa participation aux Petits polars du Monde-SNCF, je me sens redevable d'une lecture complète. J'avais lu *Mapuche*, que, pour un polar – mais, je sais, il en existe différents genres – j'avais trouvé très documenté, très en prise avec la réalité. Une réalité que nous connaissons bien, celle de l'Argentine des colonels, des disparitions, et des adoptions d'enfants par les bourreaux de leurs parents. À cela s'ajoute, moins d'un siècle auparavant le génocide de diverses ethnies dont les Mapuches, l'héroïne étant elle-même une Mapuche... Bien que ces romans soient largement sanguinolents, il faut noter la vraisemblance de ces histoires dont le contexte historique est fouillé, difficilement contestable. Du reste des pages en italique, qu'on pourrait qualifier de “pédagogiques”, nous renseignent sur le contexte socio-économique, politique ou historique.

Je suis donc en train de lire *Zulu*. Afrique du Sud postapartheid. Toujours autant de crimes, de viols, d'enfants instrumentalisés, drogués, assassinés, de problèmes ethniques, la cruauté délirante d'anciens enfants-soldats qui convergent vers le sud du continent, se mêlent aux gangs, les dirigent, en accentuent la folie meurtrière ; de haines provisoirement enfouies, latentes, qui ne demandent qu'à exploser. Et de quelle manière ! Je pense pourtant que Férey décrit la réalité, Mais alors pourquoi me pèse tant cette lecture ? Cent pages par jour, moi qui lis lentement, je pourrais passer ce temps à écrire, à lire... encore cent soixante pages... Arriverai-je au bout ?

Oui, finalement pris par cette histoire invraisemblable – et on peut assurer que l'auteur n'a rien inventé du contexte de violences dont il témoigne – je termine la lecture de ce livre. Si j'étais méchant, mais je n'ai aucune raison de l'être, je dirais que j'en viens à bout. Car les dernières pages du livre sont atroces, à l'image des premières qui relatent la mort du père du héros, par pendaison et torture, et de son grand frère, victime du supplice du collier, sous les yeux du héros alors enfant. Toute victoire, chez Caryl Férey, se gagne à la Pyrrhus.

Bien sûr je fais crédit à Caryl Férey, d'abord sur son honnêteté intellectuelle, (ce n'est pas si courant), ensuite sur sa capacité à écrire de vrais polars, genre que, je l'avoue, j'apprécie moyennement. Aussi le sentiment mitigé que j'éprouve à l'égard de ce livre pose questions. 1. Ce sentiment est-il dû à ma difficulté à apprécier les polars sanguinolents? C'est vrai, je ressens un réel malaise à l'énumération des crimes, des machinations, des tortures de toutes sortes. Férey ne va-t-il pas trop loin? Oui sans doute, il y a une complaisance du genre, due au genre, pour être plus précis. 2. L'auteur ne ferait-il pas mieux de choisir le roman – tout court – pour traiter ce genre d'histoire, qui le mérite amplement? Car, d'une part, il y a matière, d'autre part je suis persuadé que Férey possède le talent nécessaire pour changer de registre et passer à la fiction de type romanesque. Il gagnerait assurément en qualité d'écriture, ses personnages prendraient de l'épaisseur. Quant au lecteur, il acquerrait un autre statut, une liberté d'analyse, d'implication qu'il n'a pas ici, toujours à la limite du voyeurisme. En outre, nous aurions une vision plus équilibrée de l'Afrique du Sud de Mandela que visiblement l'auteur affectionne.

Dominique Cornet

Zulu, Caryl Férey, Gallimard Série Noire, 2008 ; Folio policier.

ERIK ORSENNA UN JOLI CONTE

“Il suffit à un point d'en ajouter deux autres pour que le final devienne suspensif et que l'espoir renaisse.”

Pour moi qui, rechignant sans cesse au point final tant l'usage m'en est difficile et qui use et abuse des points de suspension, découvrir cette phrase fut un plaisir! Car même s'il s'agit là d'un tout petit livre, joliment illustré, il contient cependant beaucoup de petits trésors!

Si vous aimez les contes, si vous avez envie de passer un moment léger et agréable, si vous aimez les îles (ah le désir d'îles), si vous redoutez le point final, si vous avez besoin d'espoirs,

si vous avez des enfants ou petits-enfants qui vous réclament des histoires, et surtout si vous aimez les mots, si vous aimez la langue, n'hésitez pas à y entrer!

Vous y rencontrerez Jeanne, “*dealeuse de phrases*” “*droguée des mots*”, qui gagne sa vie et celle de son frère Tom, musicien, en écrivant des discours pour des hommes politiques, des lettres d'amour, des devoirs et des commentaires de textes. Le président Bonaventure, qui se souvient du discours que Jeanne avait écrit pour lui, fait appel à elle lorsqu'il reçoit le président du Sénégal, celui qui écrit des poèmes... (l'avez-vous reconnu?)

En survolant l'île, Jeanne aperçoit une ligne noire dans la mer, ligne de pollution (se demande-t-elle) qui l'inquiète... Elle découvrira que ce n'est pas du pétrole mais des mots tout emmêlés qui flottent ainsi et s'échappent d'une épave...

“Aucun dictateur n'aime les livres. Car les livres aident à rêver, à réfléchir et donc à critiquer [...] Néerole, en dictateur efficace, avait fait ramasser par ses policiers tous les livres. Il avait ordonné de les brûler [...] Au lieu de ça, quelqu'un avait tenté de les vendre à l'étranger. Le bateau plein de livres avait fait naufrage.”

Voici les grandes lignes de ce joli conte *Et si on dansait*. Erik Orsenna continue sa série d'histoires pour amoureux de la langue. Celle-ci est consacrée à la ponctuation, qui est au “peuple des mots” ce que le rythme est à la musique.

Vous y rencontrerez aussi les parenthèses, “*des îles dans le texte*”, car elles font vivre une petite histoire dans la grande: d'ailleurs, “*sans les îles, la mer s'ennuie*”!

Et “le sens des virgules”: “*un espace de paix familiale entre deux fiancées hystériques*”.

Sous la forme d'un conte fort agréable, et de plus joliment présenté et illustré en poche!, Erik Orsenna semble poursuivre là une œuvre “tous publics” pour les amoureux de la langue. Pour ma part, c'est le premier que je découvrais – avec plaisir – sur les conseils d'un ami. Ah les amis!

Elisa Mannolo

Et si on dansait, Erik Orsenna, livre de poche

NICOLAS CLÉMENT UN BEL ASSASSIN

C'est Marthe qui raconte. Juste avant d'affronter le jury de la Cour d'Assises pour l'assassinat de son père. *Papa visse le journal dans la bouche du mannequin. Le juge ordonne Recommençez, Plus lentement. Je recule. Je les vois attroupés, affairés à comprendre. Je m'approche du buffet. J'arme et je tire. Papa s'écroule.* Elle a vingt ans.

Elle en a douze au début du livre (très court, 70000 signes, une grosse nouvelle). Elle vit dans une ferme avec sa mère, son jeune frère Léonce et leur père. Leur bourreau. *Maman tombe par terre en protégeant son visage. J'arrive trop tard pour la garder, elle abandonne son ventre à la fureur de Papa.* Son adolescence n'est pas sans amour: maternel, fraternel, et puis l'amour des bêtes, chien et vaches. Et bientôt – elle a seize ans – celui de Florent. *Il m'invite dans sa chambre. Je l'embrasse avec mes mains, il me caresse avec sa bouche. [...] Je l'aime ours, je l'aime un peu polaire, des yeux de course en lignes blanches, un sexe qui fait le vide en moi et me joue comme il faut.*

Cette fois-là le père a frappé fort, et enfoncé un journal dans la bouche de la mère pour étouffer ses cris. Les gendarmes l'arrêtent. *Le fourgon s'éloigne de la ferme et nous tournons la tête. Nous pleurons et nous voulons mourir. Ce que fait la mère à l'hôpital: Le lit sonne. L'infirmière entre en bousculant les chaises, prend le pouls de Maman, serre les dents.* Une voisine les recueille.

Elle a dix-huit ans. Florent lui propose de partir à Baltimore. Il veut y entamer une carrière de musicien. Elle, elle s'inscrira à l'université et y apprendra le grec ancien. Car, je ne l'ai pas dit, elle a la passion des livres. *Il me semble que le savoir peut guérir. Que lire, écrire, traduire, c'est reformer le sein, étaler l'origine, aérer le fumier d'où sortiront les fleurs derrière chaque tort redressé.*

Puis vient cette convocation pour la reconstitution, lors de laquelle elle sortira la carabine... Elle a vingt ans, elle attend le verdict.

suite page 358 ►

BJÖRN FÜHLER



Le tablier bleu et le poisson [1972], huile, 66x33,5

Björn Fühler est allemand, il vit près de Colmar, il aura bientôt quatre-vingts ans. J'ai suivi son travail de marionnettiste avec assiduité dans les années 70-80. C'est dans son atelier que j'ai découvert sa peinture, quand il eut définitivement coupé les fils de ses pantons.

Fühler peintre, Fühler marionnettiste, comment passe-t-on de l'un à l'autre ? Est-ce la même chose qu'il exprime ?

B. F. – Dans la mesure où il ne devient pas un professionnel froid, l'artiste exprime toujours ses sentiments, ses angoisses, il évoque les problèmes essentiels qui l'agitent, il témoigne de ses indignations, de sa vision du monde.

Le public est présent au moment de la création.

Dans la peinture, il ne voit le tableau qu'après...

La peinture, c'est une autre aventure. Peut-être que l'une des explications serait de voir le retour à la peinture [ndlr : au début des années 90] comme un retour vers l'intime et le silence.

Je trouve vos portraits admirables et j'aime votre façon de composer un décor intérieur pour les gens que vous peignez. Mais je n'ai vu qu'un seul auto-portrait. Où sont les autres ? Dans la marionnette ?

C'est vrai que beaucoup des personnages de mes spectacles tiennent un peu de moi. Ils ne sont jamais totalement autobiographiques, jamais totalement étrangers. Mais les natures mortes que je peins ont, elles aussi, quelque chose de moi. L'artiste s'exprime à travers toutes ses productions.

En définitive, à travers son art, est-ce qu'un artiste ne cherche pas à défier le temps ?

Ce n'est pas un but en soi. Toute œuvre d'art survivant à son époque est un signe intemporel. Située dans son époque, elle peut être un instrument de dialogue, parlant de vie et de mort. Un souffle. Choses qui s'envolent...

“L'artiste ne se souvient pas de son enfance : il l'invente – Björn Fühler n'a jamais pêché. L'exorbitant privilège de pouvoir peser sur l'histoire et sur les choses. Ou plutôt, la réécriture n'est affaire que de mauvais poète. Celui qui se brûle aux mots et aux images va bien au-delà. Il jette un regard visionnaire sur ce qui n'apparaîtrait à tout autre que hasard. Son œil organise le champ de vision et l'instant où son regard donne vie au monde.

Un tableau, c'est toujours un instant d'éternité. Celui où l'on prend un peu de recul : chaque chose est à sa place, juste, juste à sa place.

À sa place, le bleu nuit du tablier car toujours la nuit va avec les choses âpres. À sa place, la pauvreté du bois et de la pierre, des allumettes répandues pour en trouver une, encore, qui puisse se frotter sur la tranche phosphorée. Et la mort qui, seule, nous regarde dans l'œil du poisson.”

Eden Mahrenbourg

► **Nicolas Clément**

Ce texte écrit au présent en courts paragraphes vaut pour sa langue, charnelle et incisive, vibrante. La langue qui donne sens au monde. *Papa ne prononce plus nos prénoms, se jette sur le verbe, phrases courtes sans adjectif, sans complément, seulement des ordres et des martinetes. Dans mon dictionnaire, je cherche la langue de Papa, comment la déminer, où trouver la sonnette pour appeler. Mais la langue de Papa n'existe qu'à la ferme, hélas. Il nous conjugue et nous accorde comme il veut. Il est notre langue étrangère, un mot, un poing, puis retour à la ligne jusqu'à la prochaine claque.*

Rémi Lehallier

Sauf les fleurs, Nicolas Clément, Buchet-Chastel, 2013

**MADELEINE RIFFAUD
LES NUITS DE MADELEINE**

Elle mettait *le feu aux mots pour sortir de la nuit*, écrit d'elle F. Germain Robin. De la nuit des géôles nazies aux nuits coloniales, aux linges des nuits dans les hôpitaux... Madeleine Riffaud écrit plusieurs recueils de poèmes, récits, roman... et reportages¹.

Même si elle confia un jour *Quand j'étais petite, la poésie coulait de source. Je suis devenue journaliste, métier qui tue le poète*, nombre d'ouvrages d'elle sont là pour la démentir. C'est tout à son honneur de douter ainsi. *Moi aussi j'ai peur, autant l'avouer* y écrit celle qui disait ne pouvoir vivre et écrire que dans l'urgence de la lutte en temps de guerre. *Écrire un livre c'est marcher sur les eaux. Qui perd confiance coule...*

Après la guerre d'Algérie, mes blessures d'Oran rafistolées, j'avais traîné caméra et machine à écrire de la jungle du Sud Viet-Nam à Hanoi, du Cambodge aux montagnes des partisans Lao, passé par l'Afrique Noire chez les Pygmées, violé les frontières de l'Angola... Après la signature des accords de Paris sur la paix au Vietnam, je me trouvai au feu rouge, moteur tournant à vide. J'en profitai pour tomber malade puis pour m'apercevoir que je ne connaissais plus mon pays. J'avais perdu mes racines. Je retournai voir Paul. Tu veux

refaire connaissance avec la France ? dit-il. Écoute les vacances d'été approchent... manque chronique de personnel... faire le ménage... J'ai plongé... Chaque soir je tenais mon journal. Ce journal appartient aux millions d'inconnus qui sont passés, passeront... par l'univers des Justine, Siméon, Hélène. Pour qu'ils n'aient pas peur. Ainsi commence "Les linges de la nuit". Sa lecture amène indubitablement à des rapprochements avec l'actualité. Certes, il y avait à l'époque des salles communes, baptisées "salles des maux croisés". Certes, après avoir vécu toutes ces guerres, on pourrait penser que ce nouveau reportage qu'elle inaugure ainsi à l'hôpital sera plus doux, *Il n'y a pas si longtemps, forte de mon expérience du Tiers-monde, je croyais que le désespoir est... le luxe de ceux qui n'ont pas jour et nuit des bombardiers au-dessus de la tête..... Je découvre dans mon propre pays une forme de misère, une lèpre que m'avaient masquée mes lointains reportages : la solitude.* Elle écrira aussi *Ici nous sommes en paix. Mais la course aux superprofits pèse plus que la vie humaine.* Nous croisons dans ce livre un nombre incroyable de magnifiques portraits. L'auteure semble avoir une telle empathie qu'elle nous donne à rencontrer des gens superbes, parmi toutes ces femmes, ces "filles de salle", ces travailleurs de l'ombre, mais aussi parmi les malades. Son écriture, le plus souvent simple et nue, devient parfois poétique, poignante comme lorsqu'elle évoque ce jeune marin amputé *Ce gars ressemble à un jeune fauve... immobile il cache son museau dans ses mains... pour ne plus rien voir, ni savoir. Il dort... il dort sa vie. Comme un animal s'évade en mourant/quand il veut/ Comme un marcheur épuisé choisit de s'asseoir/dans la neige / sachant très bien... Donnez-nous quatre sous d'espoir.* Ou lorsqu'elle décrit l'histoire d'amour naissant entre lui et Yolande... *Quand vous êtes là j'entends la mer.*

Car de ces nuits elle a su arracher pour nous avec ses mots des fleurs d'amour.

Aline Salomon

Dont *Le poing fermé*, 1945 ; *Le courage d'aimer*, 1949 ; *Cheval rouge*, 1973 ; *La folie du jasmin*, 2001 ; *On l'appelait Rainer* (entretiens), 1994 ; *Les linges de la nuit*, 1974...

13

Ce devait être en 1988. L'année de la réélection de Mitterrand ? Pourtant elle ne tient aucune place dans le décor de mon souvenir. Je m'étais rendu à Noyon parce qu'un monsieur très arrangeant devait m'ouvrir l'escalier qui mène aux tribunes de la cathédrale et que j'avais une grande envie de voir l'édifice à mi-hauteur de la nef. La personne était au rendez-vous et le spectacle aussi : Noyon est une des plus belles architectures que j'aie jamais vues. Et mon guide était un excellent connaisseur, heureux de montrer, bavarder, extrapoler. La visite se termina par une bière dans un bar de la place de l'hôtel de ville. Entre deux informations à absorber, mon regard traversa la vitrine et glissa quelques secondes vers une affiche collée sur un panneau de bois ficelé à un réverbère, une affiche à fond orange fluo comme celles des campagnes électorales de l'époque. Je crois que je n'ai pas tout de suite compris ce que j'ai lu : un type donnait un concert à Chauny, une petite ville voisine – moins de 10.000 habitants – un pianiste, à Chauny, dans l'Aisne, un certain Sviatoslav Richter, vous savez, l'un des plus grands pianistes du XX^e siècle, dans l'Aisne, à Chauny, c'était marqué sur l'affiche, là, place de l'hôtel de ville de Noyon. J'avais lu quelque part que Richter aimait donner des concerts dans des endroits improbables, qu'il lui était arrivé de charger son piano dans un camion, de conduire le long des routes de campagne et de s'arrêter là où il jugeait que l'église était bonne. Il se racontait même qu'un soir il avait offert des fleurs aux personnes qui avaient eu la gentillesse de venir l'écouter. Donc, Sviatoslav Richter.

À Chauny. C'était quelques jours plus tard. Un vendredi soir. Que croyez-vous que fit le p'tit Jean-Louis ? Quand bien même des congères de deux mètres de haut – comme celles de mars dernier – auraient bloqué la circulation, je n'aurais évidemment pas manqué l'événement. Dans l'église toutes les chaises ne furent pas occupées. À Pleyel, les places se seraient vendues au marché noir mais à Chauny, on sait maîtriser son enthousiasme. Comme il en avait pris l'habitude, Richter joua dans une semi-obscurité qui laissait à peine visible sa silhouette. Au programme : des études de Camille Saint-Saëns. Le son venu des ténèbres était ensorcelant. Nous avons vécu un moment de magie. Aujourd'hui, je sais que dans la nef, sans doute à quelques mètres de moi, se trouvait un garçon de treize ans, certainement le plus attentif de nous tous, un dénommé Cédric Tiberghien qui obtiendrait dix ans plus tard le Premier Grand Prix et cinq prix spéciaux au Concours international Marguerite-Long-Jacques-Thibaud. À 38 ans, il parle toujours de cette soirée et fait remonter son envie de jouer lui-même Saint-Saëns à son écoute de Richter. Certes un Richter qui n'avait plus la fougue, la grandeur des années 60 mais qui savait créer une telle poésie que les mémoires de quelques Terriens en sont encore vibrantes.

Jean-Louis Rambour



Sviatoslav Richter à Chauny, Aisne





ON L'APPELAIT RAINER

J'avais dix-huit ans, on me nommait Rainer et j'étais élève sage-femme, "petite bleue" à Port-Royal. Mon entrée dans l'illégalité, la lutte armée, mon arrestation, firent tourner le vent. Je n'ai jamais passé l'examen terminal et, après la Libération, je n'étais plus bonne qu'à un seul métier, celui de correspondante de guerre.

Madeleine Riffaud est née sous les ciels picards, dans un village de la plaine du Santerre le 23 août 1924. Le premier poète qu'elle connut fut son grand-père. Il était berger et connaissait le nom des étoiles. Il fit pousser des rosiers autour de l'école de Folies où enseignait la maman. La famille partit ensuite en Limousin. C'était "le bel été 1940", le train s'arrêta dans une ville en ruines. Le grand-père ne pouvait plus marcher. L'adolescente partit demander de l'aide aux soldats étrangers. Ils rirent aux éclats et lui donnèrent un coup de pied aux fesses. *C'était la première fois qu'un acte violent était commis sur moi par un soldat ennemi. Je ne l'ai pas admis.* Elle rejoint les FTP et écrit ses premiers poèmes. *En parachutage, on recevait des armes et, sur papier bible, des poèmes d'Éluard. La poésie de cette époque a su se rendre tellement persuasive qu'elle nous poussait en*

avant. Un jour dans la rue elle abat un officier allemand. Elle venait d'apprendre le massacre d'Oradour-sur-Glane, village de sa jeunesse, dont l'instituteur était allé à l'École normale avec ses parents. *Je pensais à cela quand je pédalais dans Paris, aux brûlés vifs que je connaissais. Éluard parlait des "armes de la douleur". C'était exactement cela. J'ai roulé jusqu'à ce soldat allemand sur le pont de Solferino. J'ai voulu qu'il me regarde. Il a tourné son visage vers moi. À ce moment-là, je lui ai tiré deux balles dans la tempe gauche.*

Un milicien la rattrape et la livre inconsciente à la Gestapo. Elle se réveille rue des Saussaies. Privée de sommeil, soumise à des décharges électriques, elle assiste aux tortures de ses camarades. Elle est promise au poteau, puis à la déportation, avant d'être libérée *in extremis* grâce à un échange d'otages. Sitôt sortie, elle participe à la libération de Paris.

Elle sort de sa clandestinité, hantée par les geôles nazies. *Après ça, j'ai essayé de vivre comme tout le monde mais je n'ai pas pu,* confie-t-elle au réalisateur Philippe Rostan, dans le documentaire qu'il lui a consacré en 2010. On la présente à Paul Éluard. *Il m'a soulevé le menton et m'a dit : "Tu veux bien me regarder?" Ce qu'il a vu dans mes yeux, c'était une détresse sans borne. Il m'a tendu une carte de visite. Ma vie en a été changée.* Madeleine va devenir correspondante de guerre. Pour L'Huma. Le journalisme est une occasion de partir au bout du monde, de continuer à écrire dans cet état d'urgence qui lui est chevillé au corps désormais. En 64, elle est une des rares Occidentales à être acceptée dans le maquis viêt-cong. Elle relate *la nuit où, après avoir passé trois mois dans les maquis du Sud-Vietnam, elle attendait dans la jungle le moment de traverser la frontière. Elle entendait*

crisser sur sa poitrine cent lettres d'amour que lui avaient confiées les combattants, elle leur avait promis de les faire parvenir à leurs femmes. Madeleine aperçut devant elle une orchidée qu'elle cueillit. Un des hommes qui l'accompagnaient en ramassa plusieurs autres pour lui faire cadeau d'un bouquet qu'elle emporta en rampant entre les sentinelles ennemies.

En 70 elle dénonce à la une de L'Huma l'horreur de la répression. En 72, elle écrira au Sud-Vietnam, le même enfer dure depuis quinze ans. Mais elle couvrira aussi d'autres guerres coloniales, la Corée, l'Algérie. La journaliste n'a pas tué le poète, les deux se mêlent. Son recueil "*La folie du jasmin*" est sous-titré *Poèmes de la nuit coloniale*. Le poème qui ouvre *La folie du jasmin* fut écrit en 1947. Il évoque le village vietnamien de Luong Kiet écrasé sous les bombes, "*le feu au ventre des maisons*", "*deux enfants poupées disloquées/ les yeux ouverts. Des bombardiers*". Un cri contre la guerre hélas toujours d'actualité. En 61, à la une de L'Huma, une page blanche au milieu de laquelle ce seul mot : *censuré*. À l'origine de cela, un article où Madeleine Riffaud dénonce les tortures pratiquées à Paris. La colère de Papon est terrible, il porte plainte en diffamation, demande des dommages et intérêts. Madeleine échappe de peu à un attentat de l'OAS et passe plusieurs mois à l'hôpital.

En 73, devenue Marthe, elle se fera embaucher comme aide-soignante dans un grand hôpital parisien et écrira "*Les linges de la nuit*".

D'elle, ces mots, écrits d'un sanatorium et qui disent si bien son combat et l'écriture...

J'avais un beau métier : trouver des mots/ la vérité. Paysages, visages/ je transmettais.

Aline Salomon

Jeff, qui fut, ces années-là, ce que nous étions de meilleur...

Rue de la Division Leclerc, le long de l'Ill à Strasbourg. Sa piaule d'étudiante sous les toits. C'est là qu'un matin j'envoyai un mot aux copains, à une époque où le portable n'existait pas : Si nous écrivions des chansons ? et dans l'enveloppe je joignis un premier texte, *Sylvie* : *À six ans quand on m'a dit / L'écol' c'est du sérieux / J'courais les champs et Sylvie / Avait de jolis yeux...* Nous avons fait connaissance Chez Philo, le bistrot où m'avait jeté Mai 68. Ils étaient normaliens (moi, j'enseignais depuis quelques années), trois guitaristes et un chanteur de blues.

Dès la semaine suivante, de retour à Beauvais sans mon amour, je passai les soirées. Trois musiques m'attendaient. Un ami venait d'ouvrir un restaurant dans la campagne avoisinante. Voilà comment, en novembre 72, nous créâmes au *Bateau ivre* de Claude Desliens notre premier spectacle : six chansons entrecoupées de musiques et de poèmes. Tout cela s'est perdu et c'est très bien ainsi. Tout comme mon tout premier livre, un recueil poétique publié chez Guy Chambelland, que les hasards de la vie me rendirent subrepticement il y a cinq ans... Rien à sauver !

Mais, en mars 73, s'ouvrit la première MJC de la ville. Nous avons renouvelé notre répertoire et nous enregistrâmes à nos frais, avec la belle inconscience des débutants, un premier 30cm. Pas grand-chose à en garder mais le virus avait pris.

En dix ans, nous composâmes une soixantaine de chansons, dont cinq peuvent s'entendre sur internet*. Notre second disque, enregistré en 76-77 chez Jean Roché (le fils de Henri-Pierre Roché, l'auteur de l'inoubliable *Jules et Jim*) à Forcalquier, était, lui, d'une tout autre facture et, pour tout dire, j'écoute toujours avec un plaisir infini les mélodies extrêmement fouillées de Pascal Fontaine (qui composa, mais c'est une autre histoire, *La valse à Yoshka*) et de Gérard Éloy. Dommage : *Le potier* (texte de Mario Lucas) n'a pas été enregistré. Nous donnions des concerts dans les MJC et Foyers ruraux de l'Oise, une dizaine de concerts par an. Notre genre était "la chanson poétique". Nous étions des inconditionnels de Pierre Delorme et de Jacques Bertin. La découverte que l'on pouvait écrire des chansons non rimées bouleversa mon inspiration. Le spectacle "*Filages*" (en 77?) marqua une maturité dans notre travail.

Tu porteras le bleu de ma mort / Le chemin passe par les étiers / Tes tendresses n'amarront plus / Qu'en de rares lunes de l'hiver / Le temps n'a plus ce goût de raisin [L'étier]

Ce matin j'ai regardé / Mon visage érasé dans la ville grasse / J'avais pris ce train

je marchais seul / Je marchais seul / Le canal est blond [L'alcool triste]

L'arbre / L'arbre et l'eau derrière sa porte / Un rêve écorché / Rêve écorché sur le toit / Une barque / Barque échouée un oiseau / Un oiseau blessé / Un oiseau dans le figuier [Rue du moulin rompu]



Roger Wallet, Pascal Fontaine, Gérard Éloy

Nous avons trouvé notre style et dès lors les compositions s'enchaînèrent très vite. En 77 j'écrivis le premier texte de *La voiture bleue* – il en existe quatre à ce jour, un tous les dix ans. *La voiture bleue aux ailes d'ange dans le matin tendre / Glisse son aile sous novembre, première gelée blanche / Dans les champs croulant de tendresse les oiseaux de l'aube / Le vent ébouriffe leurs ailes effleure leurs chansons.*

Le second texte démarre ainsi : *Dans la fraîcheur des nuits*

de mai de ses ailes d'ange / La voiture bleue déchire tendrement le silence / Le long du trottoir de nos souvenirs elle se range / On éteint les phares on claque la portière on descend.

Nous avons parfois doublé les paroles sur la même musique et un lien mystérieux les unit. Comme : *Tu entends, dérisoire / Je t'aime c'est comme une musique / Lointaine et dérisoire / Avec toi le premier, elle dit / J'ai joué avec toi / Des nuits son corps et le silence / Et dans le noir tu repenses à son corps [Tu entends, dérisoire] et [Le train] Et remonte la vitre / Le train sortit du corridor / La brise vint, marine / La fumée suffocante entra / De l'autre côté / Les bœufs tiraient des charrettes / Chargées de fruits / La fille avait du charbon plein les yeux.*

Nous aimions nous embarquer dans de longues plages où les textes dits sur un fond musical se trouaient pour laisser place à des chansons. Ainsi de *Routes*, un très long ensemble de vingt-cinq minutes qui se terminait par l'évocation de l'enterrement de Neruda – le coup d'État au Chili en 73 nous avait durablement bouleversés. Nous le donnâmes deux fois en public. Le silence impressionnant de l'auditoire est mon plus beau souvenir de scène.

*les premiers froids sont tombés sur les champs sur nos vies / sans prévenir on ne s'y attendait pas si tôt / dans le hangar assoupie percluse sous la bâche / on passe la main frissonnant sous le poids du passé – le démarreur ébranle le vieille mécanique / le moteur tousse crache et râle et soudain il ronronne / la voiture bleue retrouve son ancienne musique / comme si les années n'avaient jamais eu de prise sur elle – on va prudemment sans forcer juste pour le plaisir / la soixantaine essoufflée gonfle encore de désir / et l'on frissonne aux premiers froids tombant sur nos vies / quand la voiture bleue se fraie un chemin dans nos souvenirs – [La voiture bleue, texte 4 de 2007] — Et la plus courte : *Amis partis dans la douceur de la musique / Un jour, les instruments dans la valise / Vous serez prophétiques.**

Roger Wallet

http://wallet.roger.free.fr/sommaire_poesie_chanson.php3

Rue du moulin rompu, L'étier, Le drap blanc, Oh! Jack!, L'alcool triste

TERRA INCOGNITA

En 1929, on retrouva lors de la restauration du palais de Topkapi à Constantinople, une carte incomplète, datée de 1513, annotée par Piri Reis, un corsaire ottoman. Cette carte représentait l'Amérique du Sud et l'Afrique sur des longitudes relatives correctes alors qu'on ne savait pas encore calculer les longitudes¹. Aussitôt les spéculateurs et les illuminés y virent la preuve de l'existence des Atlantes et autres civilisations remontant aux temps antédiluviens.

Le cartographe exercé relèvera que son auteur n'a fait qu'accoler les uns aux autres des morceaux de portulans (cartes marines médiévales) plus anciens², et pas toujours à la même échelle. Ces cartes représentent principalement les rivages, et très peu l'intérieur des continents : ce sont bien des cartes de marins ! L'historien saura, quant à lui, que le père du corsaire ottoman, grand écumeur lui-même, captura jadis le pilote de Christophe Colomb dont Piri Reis déclarait avoir consulté les dossiers. Faisant fi des divagations théosophiques et des constructions romanesques, séduisantes pour les rêveurs et les anticonformistes naïfs, il sera utile de revenir à des assertions plus scientifiques.

Les premières esquisses de cartes remontent à près de 2500 ans avant J.-C. Telle une tablette d'argile babylonienne du temps de Sargon d'Akkad sur laquelle est représentée la Babylonie entourée par l'Océan et où figurent au nord-ouest "des terres qui ne voient pas le soleil". Mais, c'est le grec Anaximandre, philosophe ionien de Milet (vers -610 - 545) qui, selon la tradition, "osa dessiner la première carte".

Dès la haute époque archaïque, des générations de marins grecs et autres ont relevé sur les Périples les tracés des côtes de la Méditerranée et du Pont-Euxin avec les points d'eau, les abris, les hauts-fonds, les

courants, les vents. On connaît le périple de Pythéas et les voyages des Phéniciens Hannon et Himilcon, ou encore l'expédition du pharaon Nécho II.

La carte d'Eratosthène datant d'environ 200 ans avant J.-C. est la première représentation de l'œkoumène à avoir été relativement valide car elle prenait en compte la sphéricité de la Terre.

Ptolémée, à l'époque alexandrine, dressa le catalogue d'environ huit mille lieux en calculant leur latitude et leur longitude approximatives.

On ne peut douter que l'amiral turc eut accès aux récits de ces explorations antiques et aux portulans qu'ils permirent d'établir. Malgré sa méconnaissance des régions représentées, et des erreurs grossières³, la carte de Piri Reis demeure un document important, car il contient de précieuses informations sur les cartes de Colomb.

Nonobstant leur activité de cartographes réputés, les documents des frères Colomb ne sont jamais arrivés jusqu'à nous, excepté un unique portulan⁴. Cette carte est divisée en deux parties distinctes. À droite, une carte exposant les découvertes portugaises le long de la côte africaine ; à gauche une petite mappemonde, inscrite dans neuf cercles ou "sphères". Cette mappemonde montre l'Afrique contournée jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Elle est fondée sur les tracés de Ptolémée. Le père de "la cartographie mathématique" avait attribué une importance exagérée à l'Asie qui s'étendait beaucoup trop à l'est. Sous son influence le navigateur crut avoir atteint l'Asie alors qu'il se trouvait en fait dans les Caraïbes. En outre, le Génois se représentait une île importante, au large de la Chine, le paradis terrestre.

1. La carte n'utilise pas les longitudes et les latitudes mais le système dit des "huit vents" obtenu grâce au compas et fonctionnant à partir d'un centrage des différentes parties de la

carte sur des points d'où partent des rayons de cercle formant entre eux des angles de 22°5.

2. La carte a été compilée à partir de "vingt tableaux anciens et huit planisphères".

3. Certaines contrées sont représentées plusieurs fois ou mal orientées.

4. La raison de ces disparitions est peut-être à chercher dans la fragilité du matériau utilisé, le papier, si l'on en croit une allusion de Colomb, ou dans les nombreux voyages et déménagements des deux frères, ou enfin dans l'exigence de secret qui entourait vite leur activité.

La carte des frères Colomb



revuelesannees.
blogspot.com/

Lettre bi-mensuelle publiée
avec le soutien de la revue *Incognita*
et des Éditions du Petit Véhicule,
à Nantes. *Les Années* sont en ligne sur
editionsdupetitvehicule.blogspot.com/

2013, *Les années* – Une publication bimensuelle de : Ciel en Picardie.

Ont participé à ce numéro : Luis Caroma, Dominique Cornet, Hervé Gouzerh, Prisca Hazebrouck, Élie Hernandez, Michel Lalet, Rémi Lehallier, Mario Lucas, Eden Mahrenbourg, Elisa Mannolo, Hugues Moussy, Jérôme Prévost, Jean-Louis Rambour, Aline Salomon, Roger Wallet.

Réactions et contributions attendues à :
cielsenpicardie@orange.fr